

Hervé Gueth

La cave de ma mère



DOM Éditions

Infographie : Bénédicte AMMAR
Illustration : tableau dit « L'éléphant » M. Lucien KELLER
Révision : « ORTHOGONE - Français professionnel »¹



¹ Voir « Quelques principes de révision » en fin de livre.

La petite fille joue toute seule à la marelle dans le froid soleil de janvier.

Ses bas de laine sont tout reprisés, les minces semelles de cuir de ses chaussures sont pleines de trous, ses doigts sont gourds, mais elle s'en fiche, elle lance son caillou, et elle saute en silence.

Dans sa tête, elle chante de toutes ses forces « 1,2, 3, ciel, terre, enfer », mais elle garde le silence parce qu'elle n'a pas le droit d'être là.

Elle devrait être en bas avec les autres, dans la cave de l'école ; mais elle n'en peut plus d'être enfermée, elle n'en peut plus de la promiscuité, de la pénombre, des odeurs humaines.

Alors elle a profité de ce que sa maman épluchait les patates avec les autres femmes et de ce qu'un soldat a laissé la porte entrouverte pour se glisser dehors.

Oh, elle n'est pas allée bien loin ; c'est tout le contraire d'une rebelle, mais c'est juste qu'elle n'en pouvait plus.

Elle est dans la cour de l'école, juste à côté du mur de briques rouges, là où elle jouait avant avec les autres enfants pendant la récréation.

Ça lui fait bizarre d'ailleurs d'être ici toute seule en ce moment. Elle se souvient de toutes les fois où elle jouait au même endroit avec toutes ses copines au milieu du brouhaha des élèves profitant de la récréation. Mais ça, c'était avant, avant la guerre, avant qu'on ne vienne faire descendre toutes les femmes et les enfants du vil-

lage à la cave de l'école, renforcée par des poutres parce que les avions américains allaient larguer des bombes sur la ville.

Maintenant, la cour est silencieuse, les cris et les rires d'enfants se sont tus depuis des mois, depuis que les forces alliées se sont rapprochées et que les soldats allemands organisent la défense de la ville.

En fait, les cris se sont tus depuis ce moment, mais les rires eux s'étaient tus depuis bien plus longtemps, depuis le début de la guerre, depuis que les Allemands avaient envahi la région, encore une fois.

Encore une fois, ils étaient arrivés dans leurs camions et leurs tanks, encore une fois ils avaient imposé leur loi, leur force et leur langue.

Alice se souvenait du matin où dans cette même école M^{me} Klinger, son institutrice bien-aimée, avait été remplacée par Herr Burckard.

On leur avait immédiatement interdit le moindre mot de français, même entre eux, même à la maison.

On leur avait attribué de nouveaux prénoms germaniques et ils avaient très vite compris qu'il valait mieux les utiliser.

Alice avait eu de la chance, elle était devenue Alize, mais d'autres dont le nom était trop français et ne pouvait être germanisé s'étaient vu imposer une toute nouvelle identité.

Philippe était devenu Walter. Louise était désormais Frida. Quelques jours après l'instauration arbitraire et forcée de ces changements, Louise avait tout à fait involontairement oublié de répondre à l'appel de son nouveau prénom. Elle n'en avait tout simplement pas l'habitude. Herr Burckard s'était d'abord lourdement moqué d'elle :

— Celle-là ne sait même pas comment elle s'appelle ! faisant bien rire toute la classe à ses dépens. Puis il l'avait condamnée à écrire cent fois en lettres gothiques *Je m'appelle Frida*.

Son camarade de classe, François, devait maintenant répondre au nom de Frantz.

Il détestait cela. Mais personne ne prenait le risque de l'appeler François désormais. Les Allemands ne rigolaient pas avec la germanisation. On avait intérêt à les prendre au sérieux, même une fillette en était consciente. Alors des rires il n'y en avait plus beaucoup, surtout pas en classe où Herr Burckard assouvissait son sadisme sur les élèves. Il demandait par exemple à l'un d'eux de s'asseoir, tout en le maintenant de force debout en tirant les petits cheveux de sa tempe vers le haut.

— Assieds-toi, assieds-toi donc ! jubilait-il.

Ou alors il punissait les mauvais élèves coupables de ne pas connaître par cœur les exploits du Führer en les laissant de longues heures à genoux, leur règle d'écolier posée juste sous la rotule.

Des rires, on n'en entend même plus en récréation. Trop d'élèves ont perdu un père, un frère, un oncle, sur le front de Russie où les Allemands envoient les enrôlés de force lorsqu'ils ne leur font pas vraiment confiance.

Alice lance son caillou : il scintille un instant au soleil, retombe sur le goudron de la cour de l'école, rebondit, puis l'oblige à bondir à cloche-pied en sautant deux des cases qu'elle a tracées au sol à l'aide d'un morceau de brique brisée en guise de craie.

La craie est précieuse, seuls les maîtres en ont. Alors que les briques brisées, ça, ça ne manque pas. Il n'y a qu'à se baisser...

C'est sûr, les dessins rouges sur le goudron noir se voient moins bien que les tracés blancs. Mais c'est sûrement là un des moindres inconvénients de la guerre.

Les murs de l'école sont couverts d'impacts de balles mais au moins est-elle toujours debout.

Les maisons alentour sont elles aussi criblées pour la plupart, peu ont encore toutes leurs fenêtres, certaines se sont effondrées sous les bombes.

Alors, Alice chante silencieusement de toutes ses forces, elle saute sur un pied avec acharnement, elle lance désespérément son caillou. Pour oublier la guerre, la peur, les privations. Pour oublier peut-être aussi qu'elle est en train de perdre son enfance, à force de peurs et de privations mais aussi à cause de son âge. Alice va bientôt être une adolescente.

Soudain une grosse voix fait sursauter la fillette :

— Qu'est-ce que tu fais là ? Tu vas descendre immédiatement ! C'est bien trop dangereux ici.

Alice lève la tête et voit un uniforme de soldat allemand. Elle en perd l'usage de la parole, elle tremble de peur, il vaut mieux ne pas être prise en flagrant délit de désobéissance avec ces gens-là. Ils ont le culte de l'obéissance, de la discipline et sont prêts à prendre des mesures radicales pour l'enseigner aux peuples qui sont censés faire partie de leur *Reich*. Après tout, à un Français, à un latin, on ne peut pas trop en demander, c'est peine perdue. Mais à un germanique, à un Allemand qui s'ignore ou qui s'est égaré dans une autre identité culturelle, on ne doit rien pardonner. Il faut le punir. Il faut le reconvertir de force à sa vraie culture et à ses vraies valeurs auxquelles il tourne le dos.

Heureusement Alice reconnaît bientôt le soldat.

C'est un homme assez âgé que tout le monde en bas appelle Papy. Ses yeux trahissent sa bienveillance, même quand il prend sa grosse voix. Il a toujours un bon sourire sous sa grosse moustache grise. Il est gentil, tous les Allemands ne sont pas des nazis.

Elle se ressaisit, lui sourit et lui dit en alsacien, sans même prendre la peine de parler en *hochdeutsch*, en pur allemand :

— Désolée Papy, je voulais juste prendre un peu l'air, c'est dur de respirer là en bas.

— Allez descends maintenant, ça suffit. Les avions américains vont bientôt arriver.

Il essaie de garder sa grosse voix, mais ne parvient pas tout à fait à cacher sa bienveillance naturelle envers les enfants.

Il lui fait signe de se diriger vers la porte de l'école tout en scrutant le ciel d'un air soucieux. Elle rentre et s'engage dans l'escalier qui l'avale vers l'obscurité de la cave. Toutes les fenêtres sont masquées de planches et de papier cartonné qui ne laissent passer aucune lumière, pour ne pas aider les aviateurs à se repérer la nuit, quand ont lieu les attaques aériennes.

Alice entend derrière elle le pas lourd de Papy. Elle l'entend vaguement grommeler quelque chose à propos de la guerre qui est une horreur pour les enfants, tout ça par la faute d'un nabot à moustache.

En bas de l'escalier l'attend sa maman ; ses yeux bleus délavés dans son visage ridé trahissent son inquiétude :

— Mais où étais-tu donc ? D'un coup tu n'étais plus là et je t'ai cherchée partout... J'ai eu tellement peur.

Alice cherche une explication mais n'en trouve pas. La voix grave du soldat qui vient de la rabrouer se fait entendre du haut de l'escalier :

— Ne vous en faites pas madame Keller, elle était avec moi pour m'aider à ramasser quelque chose que j'avais fait tomber. Je suis trop vieux pour me baisser.

Puis on l'entend pousser la porte de l'autre partie de l'école, là où les soldats allemands sont cantonnés.

Sa mère regarde Alice d'un air sévère :

— Je t'avais dit de ne pas trainer avec les Allemands.

Elle n'utilise pas vraiment le mot « allemand » en fait. C'est un mot que les Alsaciens n'utilisent presque jamais. Elle dit *schwoeb*, l'équivalent de *boche*.

Alice s'en veut d'avoir causé des soucis à sa mère. La pauvre en a déjà bien assez comme ça, avec ses trois garçons enrôlés de force dans l'armée allemande et dont elle est sans nouvelles depuis de longs mois. Sans parler de son mari, le père d'Alice, qui n'a pas voulu se protéger dans la cave avec eux et qui est resté dans leur maison vulnérable pour la garder. La mère tremble pour lui à chaque bombardement. Et que dire de René, un autre fils qui a disparu quand il a lui aussi été appelé sous les drapeaux marqués de la croix gammée. Il se cache sans doute quelque part, pour échapper à l'uniforme allemand, mais s'il lui était arrivé malheur ? Les Allemands sont sans pitié pour les déserteurs. C'est seulement parce qu'ils ont d'autres chats à fouetter avec l'avancée des alliés que toute la famille n'a pas été inquiétée. Il y a quelques mois seulement, ils seraient venus chercher ses parents qui auraient fini au Struthof, le seul camp de concentration sur le sol français.

— Pardon maman, c'était juste une minute. Elle décide de profiter du petit mensonge de Papy qui lui a fourni un alibi : Il m'a demandé de l'aider, c'était pas loin. Et puis c'est le Papy, on le connaît, il est gentil avec nous.

— Un *schwoeb* est un *schwoeb*. Tu ne dois pas t'approcher d'eux, pas rester seule avec l'un d'eux. Tu le sais bien non ? Je te l'ai déjà dit !...

Alice fait la moue. Elle n'aime pas être rabrouée.

Sa mère voit bien qu'elle a été un peu sévère. C'est qu'elle était réellement inquiète. La cave où ils vivent avec tellement de gens

est exigüe, elle n'a pas l'habitude de perdre ses enfants de vue. Mais maintenant tout est rentré dans l'ordre, alors elle s'adoucit :

— Ça va, c'est vrai qu'il est gentil lui. Mais fais attention quand même.

Elle sourit à Alice, qui lui rend son sourire. Toutes deux poussent la porte qui donne dans la cave proprement dite.

C'est une grande salle commune au sol en terre battue, qui a été aménagée en urgence pour accueillir toutes les femmes et les enfants de la cité. Des étais ont été posés pour renforcer la solidité du plafond. Toutes les ouvertures sont occultées et il y règne donc une obscurité absolue même en plein jour ce qui oblige à allumer la lumière en permanence, sauf en cas d'attaque aérienne. Des matelas sont posés à même le sol, d'autres sont installés sur des sommiers rudimentaires. Partout des pièces de tissu tendues font office de rideaux et cloisonnent la cave en espaces privatifs où les familles se regroupent.

Alice et sa mère traversent les lieux et arrivent tout au fond de la cave. Elles soulèvent un vieux drap accroché là et qui donne un semblant d'intimité à leur famille. Alice s'assied sur le lit où elle, sa sœur Jeanne et leur mère se serrent pour dormir depuis des jours et des jours. Oh, cela ne la gêne pas d'être serrée avec sa sœur et sa maman. Elle a l'habitude... Déjà à la maison, quand on est onze enfants, il n'y a pas une chambre ni même un lit pour chacun.

Ce qui la dérange plus, c'est la promiscuité avec d'autres gens. Certains qu'elle connaît à peine. Certains qui sentent mauvais.

Jeanne ne lève même pas la tête quand Alice s'assied à côté d'elle sur le matelas. Elle est en train de brosser ses cheveux roux à l'aide d'un peigne à dents très serrées. Elle est penchée en avant, ses longs cheveux retombant sur un miroir posé sur ses genoux. Elle tire méticuleusement le peigne à travers chaque mèche, du cuir chevelu jusqu'à la pointe des cheveux. Avec la guerre et la

promiscuité sont venus les poux. Un à un le peigne les décroche et ils tombent sur le miroir où on les voit alors très bien. Jeanne les saisit à ce moment délicatement du bout des doigts et les fait éclater dans un minuscule claquement. Au début, Alice trouvait cela dégoûtant. Maintenant cela l'amuse presque. Elle pourrait presque dire qu'elle prend plaisir à faire éclater ces sales bestioles. En tout cas, elle est la seule qui ait le droit de peigner le torse de son papa et d'en faire tomber les poux. Curieusement ceux-là sont plus clairs que ceux des cheveux, avec une raie plus sombre sur le dessus, qui leur fait comme une croix sur le thorax.

Son papa lui manque. Il passe tous les matins apporter aux habitants de la cave un bidon de lait de leur chèvre qu'il vient de traire, mais il ne reste jamais longtemps. Il a toujours peur pour les maigres possessions de leur maison. La guerre a jeté tant de gens sur les routes. Les Allemands font régner l'ordre, *die Ordnung*, mais ceux qui n'ont plus rien sont prêts à tout pour survivre. Ensuite il repart jusqu'au lendemain matin. Cela lui manque de pouvoir l'accompagner jusqu'à la mine quand il va prendre son service du matin avant d'aller elle-même à l'école, ou le soir avant de se coucher quand il est de nuit. Il avait toujours quelque chose à lui raconter. Souvent il lui parlait de sa guerre, de l'autre guerre, celle qu'il a faite dans les tranchées de Verdun. Il lui racontait la boue, les rats, la faim, les obus, la peur, les officiers qui envoient les soldats au casse-pipe. Le plus souvent il chantait, d'une voix très douce, de vieilles chansons romantiques allemandes. Alice trouve qu'il chante très bien. Elle adore marcher avec lui jusqu'à l'entrée du puits de la mine, sa petite main dans la grosse main de son père.

Son père ne connaît pas le français. Quand il est né en 1884, l'Alsace était allemande depuis l'annexion de 1870. De toute façon tout le monde a toujours parlé alsacien par ici. On apprenait le français à l'école. Mais avec l'annexion c'était fini. Interdit. *Verboten*. Le *Kaiser* et Bismarck étaient peut-être un peu moins fous

que Hitler, mais ils étaient tout aussi prêts que lui à imposer par la brutalité leur vision d'une Allemagne dominatrice.

En 14 il a dû endosser l'uniforme allemand de force et aller se battre contre les Français. À l'intérieur comme disent les Alsaciens pour parler du reste de la France. Comme si eux-mêmes se considéraient au bord. C'était un crève-cœur pour lui d'aller se battre contre les Français. Lui-même se considère comme un Français. Alice n'a jamais compris ce paradoxe. Il ne parle pas un mot de français, ne connaît que l'alsacien et l'allemand qui sont quand même deux versions d'une même langue, ne chante qu'en allemand, mais pourtant il se sent Français dans son cœur. Il hait les Allemands. Lui non plus ne sait pas dire « Allemand » dans sa langue. Il n'utilise que le terme « schwoeb. »

Alice, ses frères et ses sœurs ont appris le français à l'école. Ils sont nés après 1918, l'Alsace était redevenue française. Entre eux ils parlent le plus souvent alsacien, parfois français, surtout quand ils ne veulent pas être compris de leurs parents. Souvent ils mélangent un peu les deux. Au début de la guerre, la mère leur a répété mille fois, chaque fois qu'ils sortaient de la maison :

— Oh, surtout faites très attention, n'allez pas dire « bonjour » – elle dit « pouchour » –, dites bien « Heil ». Et ne dites pas « merci », faites attention de dire « Danke ».

C'est qu'en alsacien, il y a quand même quelques mots français. On dit « meeerci » et « pouchour », presque jamais « Danke ou Guten Tag ». Alors ce serait vite fait de glisser ces mots de français tout en parlant alsacien. Par habitude. Mais c'est trop dangereux. La mère connaît bien les Allemands. Faut pas rigoler avec eux.

Quand la petite sœur d'Alice, Nicole, est tombée malade, les médecins allemands ont dit qu'elle devait être opérée. Cela ne pouvait se faire qu'à Berlin ou à Paris, ils ont laissé le choix aux parents. La mère n'a pas hésité une seule seconde : Paris. Alors la

pauvre petite fille de six ans a été emmenée toute seule pour être opérée d'une tumeur au cerveau. Elle est morte sur la table d'opération, là-bas, loin, si loin. La mère d'Alice n'a plus jamais vraiment été la même depuis qu'elle a reçu ce télégramme lui annonçant la mort de sa plus jeune enfant. Quand elle en parle, c'est pour plaindre la pauvre petite qui devait se sentir si seule, avoir tellement peur, toute seule dans une ville étrangère, pour y être opérée sans personne à ses côtés pour la rassurer, personne pour lui tenir la main, lui passer un gant de toilette humide sur le front quand cette méchante douleur qui lui broyait la tête revenait. Elle regrettait tellement de ne pas avoir pu accompagner sa petite fille. Mais c'était la guerre, il n'y avait pas d'argent et il restait dix autres enfants à la maison. Enfin, pas tout à fait, André l'aîné était déjà marié et trois étaient déjà sur le front dans leur uniforme honni.

Elle était allée voir les autorités allemandes et avait demandé, avec dignité, s'il était possible de faire rapatrier le corps de sa petite. Le fonctionnaire avait pris un air sévère et rigide pour affirmer :

— Les trains ne sont pas faits pour les corps. Les trains sont faits pour nos soldats...

— Quand tu en auras fini tu me passeras le peigne et le miroir ? demande Alice.

— Bien sûr. Enfin je me demande ce qu'ils peuvent trouver à manger chez toi. Tu es tellement maigre.

Jeanne est un peu jalouse de sa sœur qui, bien que plus jeune qu'elle de deux ans, est plus grande et plus mince. Elle se trouve un peu boulotte. Pourtant les privations ont eu raison des kilos de trop dans toute la famille.

En attendant son tour de mener sa guerre contre les poux à l'aide du peigne et du miroir, Alice regarde autour d'elle. Le mur contre lequel est adossé leur matelas est plein de salpêtre sur la peinture écaillée. Machinalement, elle brosse du revers de la main

quelques éclats de peinture et de salpêtre mêlés tombés sur la couverture bien tendue sur le matelas. Leur coin est juste sous une fenêtre. Elles n'en ont aucun bénéfice et tous les inconvénients. L'occultation ne laisse passer aucune lumière, mais un courant d'air froid souffle en permanence sur leur couche.

Il y a bien un poêle à briquettes au milieu de la cave, autour duquel sont installées les familles les plus chanceuses ou les plus influentes, mais sa chaleur arrive difficilement jusqu'à elles. Par économie il n'est allumé que parcimonieusement dans la journée et les nuits sont glaciales. Alors Alice, Jeanne et leur mère se pelotonnent les unes contre les autres pour se réchauffer un peu. Elles se serrent encore plus fort quand on entend un avion passer dans le ciel de Mulhouse déjà libérée et se diriger vers Wittenheim, au milieu du cri strident des alarmes antiaériennes. Elles se serrent encore plus fort, à s'en faire mal, si on entend le sifflement des bombes, puis le bruit des explosions dont elles essayent d'évaluer la distance et la direction en craignant pour le père resté à la maison. La mère les étreint alors de toutes ses forces, en priant la Vierge, psalmodiant à mi-voix pour qu'elle les protège, elles, le père et les fils sur le front.

Ce paradoxe-là, Alice ne le relève pas non plus, mais elles espèrent toutes la victoire rapide des alliés, alors que leurs frères, ses fils, portent l'uniforme allemand.

C'est le matin et le père d'Alice est là avec son bidon de fer-blanc rempli de bon lait crémeux encore chaud. Elle en boirait bien la moitié mais déjà la mère l'emporte vers les toilettes de la cave, où il y a des lavabos. Elle en revient avec deux bidons pleins de lait à demi coupé d'eau. Puis elle fait la tournée des familles, chacune reçoit une part égale. Quand la mère revient, il ne reste que de quoi remplir deux tasses. Alice boit la sienne lentement, pour la faire durer. Elle trouve que le lait est bien insipide coupé ainsi, qu'il ne tient pas au ventre, elle sait que dans une heure elle aura faim. Mais elle ne dit rien. Avant de partir son père lui donne

encore en cachette un petit morceau de pain noir qu'il sort de sa poche. Alice ne veut pas y penser, mais elle se doute bien qu'il le prend sur sa propre ration déjà bien maigre pour un homme qui travaille à la mine de potasse puis cultive son petit jardin pour les nourrir. Elle ne l'a jamais vu inactif. Le morceau est vite avalé.

Heureusement une autre famille, les Dintz, ont eux aussi reçu la visite de leur homme resté dehors à travailler ; il a ramené du pain, cinq grosses miches de pain noir. La mère Dintz hésite, on la voit désireuse de mettre de côté au moins deux ou trois des cinq miches, pour assurer la semaine de sa famille, et partager le reste. Elle a trois gamins qui doivent se suivre de près, entre trois et cinq ans. Ils courent tout le temps dans tous les sens dans la cave. Heureusement ils sont assez silencieux.

La maman d'Alice regarde doucement la mère Dintz dans les yeux, elle la caresse d'un sourire encourageant. La mère Dintz regarde tour à tour ses enfants qui font cercle autour du pain, les miches et les bidons de lait de chèvre vides, que tous les jours le vieux Keller va apporter plein. On lit l'inquiétude, l'hésitation dans son regard. Tout le monde dans la cave s'est arrêté. Depuis des jours tous ont partagé et elle n'avait jusqu'à présent jamais été dans cette position de donner. Elle avait toujours été dans le rôle de celle qui reçoit. Mais ses gamins ont le ventre qui gargouille, ils dévorent le pain des yeux, en silence. Tous les regards sont tournés vers elle.

Lentement elle fait passer les miches, toutes les miches. Les plus vieilles des mères présentes partagent le pain, elles le coupent et donnent à chaque mère en fonction du nombre de bouches à nourrir. La mère Dintz reçoit une miche presque entière. Le partage s'est fait en silence, comme à chaque fois. Les mères mettent de côté le pain ; qui sait quand il y en aura à nouveau ? Avant elles en ont coupé de fines tranches que reçoivent les enfants. Elles-mêmes la plupart du temps n'en mangent presque pas.

Alice trempe son pain, noir, dur et odorant dans ce qui reste de lait dans sa tasse. Jeanne avait déjà fini son lait, elle doit mastiquer longuement chaque bouchée. Le père est encore là, il sourit sous sa grosse moustache, il aime voir ses filles manger. Avant de partir, il leur raconte encore une histoire, puis leur demande ce qu'elles vont faire aujourd'hui. Comme tous les jours Jeanne dit qu'elle s'occupera des plus jeunes enfants, ils s'ennuient à mourir enfermés ici depuis des jours. Son stock d'histoires commence à s'épuiser mais tant pis, elle recommencera à raconter les mêmes. Elle les fera à nouveau jouer au jeu de l'oie qu'elles ont pensé à ramener de la maison, et aux dames, sur un damier griffonné sur un carton, avec des capsules de bière en guise de pions. Il se tourne ensuite vers Alice qui lui répond :

— Aujourd'hui je crois que je vais aller en Inde. J'ai bien envie de faire un tour à dos d'éléphant.

— Tu connais le chemin pour aller en Inde, s'enquiert le père ?

— Oh je dirais au chauffeur de m'emmener. Lui, il connaît.

— Tu as un chauffeur maintenant ?

— Bien sûr, j'y vais en limousine, je ne vais quand même pas y aller à pied. Et tu sais bien que je ne sais pas conduire.

— Et si un tigre vous attaque ? Tu sais ils se cachent dans les hautes herbes, s'approchent tout doucement, tout doucement en restant le ventre bien plaqué au sol. Et quand ils sont tout près, ils bondissent d'un coup sur toi.

En prononçant cette dernière phrase, le père s'est soudain jeté sur sa fille, les mains ouvertes comme des pattes griffues, et a commencé à la chatouiller. Alice rit en se tortillant, puis se dégage :

— Les tigres ont peur des éléphants. Le mien est spécialement dressé. Si un tigre me saute dessus, il l'attrape avec sa trompe par

la queue, le fait tourner, tourner et l'envoie loin, très loin, jusqu'au château d'Adolph et là le tigre le mange.

Alice a baissé la voix pour terminer sa phrase. Son père regarde autour d'eux pour être sûr que personne n'a entendu. Il faut être très prudent avec les Allemands. Et aussi avec leurs sympathisants. Il n'y en a pas beaucoup, mais leur pouvoir de nuisance est immense. Le père ne voudrait pas finir au Struthof ni contre un mur, c'est vite fait en cas de dénonciation. Mais il a remarqué comme sa fille a fait attention, même elle innocente et naïve sait à quoi s'en tenir.

Ses yeux et sa moustache sourient. De toute façon, à quoi bon lui rappeler d'être prudente dans ses propos ? Elle trouvera autre chose à répondre, elle a toujours le dernier mot. Elle aime tellement parler.

Il doit partir maintenant. Il embrasse sa femme et sa fille Jeanne.

Alice l'accompagne jusqu'à la porte. Elle voudrait le retenir encore un instant, lui parler encore, entendre sa voix encore un peu. Elle s'apprête à lui demander de lui parler de son enfance, comment c'était avant, puis se ravise. Elle sait qu'il n'aime pas parler de ça. Elle se souvient que les rares fois où elle l'a vu boire un verre de trop, à une communion ou à un baptême, il s'était mis à pleurer. Les autres hommes partageant la tablée à ces occasions se moquaient de lui parce qu'il ne supportait pas l'alcool. C'est vrai qu'avec deux malheureux petits verres de vin il se mettait à verser des larmes sur son enfance. Alice n'a jamais compris que ce puisse être un motif de fierté que de tenir l'alcool. Néanmoins elle ressentait le besoin d'être fière de lui en toutes circonstances et détestait ces hommes qui se riaient de lui. Son père n'a presque pas connu son propre père, mort lorsqu'il était âgé de six ans à peine.

Le grand-père d'Alice était agriculteur, il travaillait la terre dans la région de Niederhergheim. Un jour qu'il labourait son

champ en plein soleil, le cheval tirant la charrue et lui poussant derrière, le soc de la charrue avait éventré un nid de guêpes. Les insectes énervés s'étaient jetés sur lui et lui avaient infligé de nombreuses piqûres, à la tête et au torse puisqu'il travaillait sans chemise à cause de la grande chaleur. Le grand-père d'Alice, fou de douleur, était parti en courant, poursuivi par l'essaim furieux. Il avait couru en plein soleil, jusqu'au village. Il s'était précipité vers la fontaine en pierre, où coulait une eau toujours fraîche. Il y avait plongé la tête et le torse, autant pour se rafraîchir que pour échapper aux insectes qui le harcelaient encore. Le choc causé par cette eau glacée sur un corps chauffé au rouge par le soleil, le travail, la course et les piqûres de guêpes ne lui fit aucun bien. Trois jours plus tard il mourait, sans doute d'une pneumonie.

L'homme qui a élevé le père ne l'aimait pas et le battait. Sa mère ne l'en protégeait pas. Sous l'effet de l'alcool, le père redevient un petit garçon et raconte les coups. Il revit la panique lorsque cet homme qu'il devait appeler Papa enlève sa ceinture pour le corriger. Il revit la douleur et la panique. Alice l'a entendu raconter en pleurant comment, lorsqu'il avait sept ou huit ans, cet homme l'avait jeté par la fenêtre sous l'empire de la boisson. Alice imagine qu'ils vivaient au rez-de-chaussée.

Elle lui sait d'autant plus gré d'être un père tellement doux et gentil alors qu'il n'a pourtant pas eu de bon modèle en matière d'éducation paternelle. Elle trouve qu'il a beaucoup de mérite d'avoir su devenir un homme fort et néanmoins bon avec le handicap de cette triste jeunesse. Elle l'en aime d'autant plus. Mais évoquer son enfance n'est sûrement pas une bonne idée...

Alors elle s'abstient. Elle ne veut pas le rendre triste. Elle l'embrasse et le laisse partir.

— Allez, descends maintenant. Il peut y avoir des tireurs embusqués. Je ne veux pas que tu sois près de la porte quand elle est ouverte.

Alice recule de trois pas. La porte s'ouvre, un vent glacial s'engouffre. Il a commencé à neiger.

De retour dans la cave, à peine éclairée par des bougies de suif qui fument plus qu'elles ne donnent de clarté, Alice s'emmitoufle dans la couverture qui sert de couvre-lit. Les quelques secondes passées devant la porte ouverte la font frissonner. L'absence de son père peut-être aussi. Il lui manque déjà.

À la mère qui est en train de tricoter des chaussettes de laine de toutes les couleurs avec des restes de pelotes, elle demande :

— Il ne te manque pas le père ? À moi il me manque beaucoup. Je voudrais pouvoir sortir pour être avec lui.

La mère répond sans même lever la tête, sans arrêter le mouvement répétitif des aiguilles et des doigts qui font passer la laine d'une pointe à l'autre.

— Bien sûr qu'il me manque. Mais tu sais, il est juste là, à côté, et on le voit tous les jours, même si ce ne sont que quelques minutes. Quand nous nous sommes mariés, à peine quelques mois plus tard a éclaté la Grande Guerre, il a dû partir combattre pour les Allemands. En quatre ans, il n'est rentré qu'une fois. D'ailleurs c'est après ça qu'est né ton frère aîné André. (Ici Alice comprend vaguement qu'il y a un sous-entendu, mais dans sa candeur elle ne voit pas de quoi il s'agit et ne cherche pas à comprendre). J'ai dû l'élever seule, c'était très dur et ton père me manquait terriblement. J'avais tellement peur qu'il ne lui arrive quelque chose. Comme aujourd'hui pour tes frères. Quatre longues années il a été absent.

Puis l'armistice a été signé le 11 novembre 1918 et fin décembre il n'était toujours pas à la maison. C'était long tu sais. Tout le monde commençait à dire qu'il était disparu, probablement mort et que nous ne le reverrions plus. Dans les tranchées, quand un obus tombait, les gens étaient hachés en petits morceaux et ensevelis sous des tonnes de terre. Plein de soldats ont totalement disparu ainsi. C'est pour ça qu'on a créé des monuments au soldat

inconnu. J'entendais dire dans mon dos que c'était certainement ce qu'il lui était arrivé et qu'il ne reviendrait pas... Je savais que ce n'était pas vrai. Je le savais. Je n'ai jamais douté de le revoir un jour.

Le jour de Noël 1918, je m'en souviendrai toujours, j'étais debout devant l'évier en pierre de la cuisine quand j'ai entendu le petit portail en bois du jardin grincer. Puis j'ai entendu des bruits de bottes sur les graviers menant à la maison. Ce pas, je l'aurais reconnu entre mille. C'était lui, je le savais, j'en étais sûre. Je suis descendue sur le perron et je l'ai vu. C'était lui, il était là.

Il s'est avancé dans des vêtements civils qui sortaient de je-ne-sais-où, sales et déchirés, et ça a été le plus beau des Noëls de toute ma vie.

Les yeux de la mère brillent, des étoiles d'eau y scintillent mais un sourire éclatant illumine son visage.

— Alors oui, il me manque parfois en ce moment, mais rien à voir avec ce qu'il me manquait à cette époque. Et surtout maintenant je sais qu'il reviendra toujours. Toujours.

Elle soupire.

— Bon, maintenant au travail, il faut finir ces chaussettes pour que tes frères aient chaud aux pieds. Viens ici, prends ces aiguilles, je vais t'apprendre à en tricoter.

Alice s'applique à tricoter, elle sait déjà faire des pulls, des écharpes, elle a envoyé des tas de bonnets et de couvre-oreilles à ses frères soldats, avec ses lettres. Mais une chaussette, c'est plus compliqué. Elle a du mal à faire changer de direction à son ouvrage au niveau du talon. Elle essaie de faire comme sa mère, mais doit recommencer souvent, ça l'embête de perdre du temps à redéfaire ce qu'elle vient de faire. Elle aimerait bien qu'elle lui explique, mais elle voit qu'elle est soucieuse. Alice observe sa mère à la dérobée, entre deux rangées de mailles. Elle craint de

l'avoir attristée en lui confiant combien son père lui manquait. Pourtant elle aimerait bien en parler encore. Elle adore entendre les histoires du passé, elle passerait des heures à écouter sa mère lui parler d'elle et de son papa lorsqu'ils étaient jeunes. Elle sait qu'il l'a séduite en lui enseignant à monter sur un grand bi. Elle les imagine tous deux, jeunes, beaux, dans de délicieux vêtements démodés. Il la tient par la taille pendant qu'elle repose sur la selle, ses longues jupes à crinolines retombant jusqu'au sol. Sa moustache est encore fine et noire. Il lui sourit en avançant jusqu'à ce qu'elle parvienne à trouver l'équilibre. Ce n'est sûrement pas facile sur cet engin avec une roue avant démesurée et une toute petite à l'arrière. On est assis tellement haut. Elle a encore la taille fine, les cheveux blonds lâchés sur les épaules. Ils se sourient.

Alice regarde sa mère, les cheveux blancs remontés en chignon, les traits usés par le travail, les lessives à la main, l'argent qui manque, le père et les enfants à la mine puis à la guerre. La perte de sa petite dernière... Son corps abîmé par onze grossesses, ses jambes aux varices cachées par les bas de laine. Pourtant son regard est toujours empreint de douceur, elle n'y décèle aucune amertume.

Finalement elle ose demander :

— Tu penses à papa ? C'est de ma faute, je t'ai fait de la peine ?

La mère pose son ouvrage. Elle prend la main d'Alice.

— Mais non Alicela. Je pense à ton frère René. Aucune nouvelle de lui depuis des semaines. Je pense que les schwoewe ne l'ont pas pris, on le saurait. Mais où est-il ?

Elle soupire bruyamment, reprend son ouvrage et se met à la tâche, les yeux humides. Alice s'en veut de l'avoir rendue triste, elle en est sûre maintenant, c'est de sa faute. Mais la mère lui sourit en lui montrant Jeanne qui n'y arrive plus avec les trois petits Dintz.